



Fondazione
Pellegrini
Canevascini

Casella postale
6500 Bellinzona
www.fpct.ch

Ouvriers et immigrés à la Monteforno de Bodio

Mattia Pelli

Intervento al convegno *Aspects de la mémoire et de l'histoire ouvrières*,
organizzato dall'Association pour l'étude de l'histoire du mouvement
ouvrier et tenutosi a Sierre il 6 novembre 2010

Je vous parlerai aujourd'hui de mon expérience d'historien oraliste et de la principale recherche que j'ai en cours depuis 2005 autour de la mémoire ouvrière à la Monteforno, grande aciérie tessinoise créée en 1947 et fermée en 1994.

Partons du titre: «Ouvriers et immigrés». Il y a ici la volonté de souligner une différence, car à la Monteforno dans au moins le 80% des cas, les catégories «ouvrier» et «immigré» se réfèrent à une même personne.

Cette distinction dans le titre à été introduite pour marquer une différence: un ouvrier, s'il est aussi issu de l'immigration (dans le cas de la Monteforno surtout italienne) a à une histoire, un vécu et une mémoire qui doivent être interprétés en mesurant l'influence de l'*expérience migratoire* dans sa trajectoire professionnelle.

Je parlerai donc dans cette communication de mémoire ouvrière à la Monteforno mais surtout du conflit de la mémoire liée à la Monteforno et introduit par la variable migratoire; conflit qui continue à vivre de manière souterraine pour émerger soudainement et qui permet – en définitive – de tenir vivante une image conflictuelle et donc intéressante pour l'historien de la Monteforno.

Alors avant tout quelques éléments pour comprendre l'importance de la Monteforno dans le contexte industriel Tessinois et Suisse.

L'aciérie est née en 1947 grâce à aux capitaux italiens et suisses et arriva à assumer un rôle de premier plan dans le contexte suisse et européen, par son niveau élevé de productivité et un développement technologique considérable.

En 1974, à la veille de la crise économique, la Monteforno employait 990 travailleurs et produisait 334.000 tonnes d'acier par an. C'était la quatrième aciérie en Suisse, probablement la première pour niveau d'innovation technologique.

La majorité des travailleurs étaient des immigrés italiens, avec une nette domination à la fin des années '60 de la communauté des sardes, qui arriva à toucher les 300 unités.

A partir de 1970 se déclenchèrent des luttes importantes à la Monteforno, qui mirent en crise les syndicats et la paix du travail, comme dans le reste de la Suisse. Dans ces années la Monteforno devint l'«université du syndicalisme en mouvement» (Von Allmen et Steinauer).

En 1977 l'aciérie fut vendue à Von Roll qui – à partir de la première moitié des années '80 – commença une série de restructurations et de licenciements qui transformèrent radicalement la Monteforno.

Quand en 1994 l'aciérie fut fermée pour payer les dettes accumulées par Von Roll dans son entreprise de Gerlafingen, il ne restait que 350 travailleurs. Mais malgré cela les luttes contre la fermeture furent importantes et soutenues par toute la population de la Région Leventina et prirent une dimension nationale avec le bloc de la ligne du Gottard comme ultime protestation.

La Monteforno a donc été une des principales expériences industrielles privées dans le Tessin de l'après-guerre sûrement la seule qui ait eu une dimension pareille et une projection suisse et européenne du point de vue technologique.

Sa singularité dans le contexte tessinois explique pourquoi cette aciérie a produit tant de narrations qui ont touché l'espace public et celui du débat politique.

Le premier mai passé la RSI, la télévision suisse en langue italienne, rediffusait un documentaire de 1995 – l'année suivante à la fermeture – sur la Monteforno de Vasco Dones, intitulé "Monteforno e dintorni – Storie di fabbrica uomini e soldi". Un reportage très intéressant dans lequel Dones allait jusqu'en Sardaigne pour retrouver les ouvriers Monteforno qui avaient précédemment abandonné l'aciérie.

Le 29 juin la radio tessinoise diffusait une première partie d'une émission sur la Monteforno dans laquelle je figurais en tant que chercheur et je parlais de l'histoire de la Monteforno. J'ai moi même donné à la conductrice de l'émission toutes les adresses pour contacter des anciens ouvriers qui ont été interviewés pour la deuxième partie de l'émission.

Je cite ces deux événements parce que ces deux émissions, si différentes, ont soulevé une vague qui est arrivée jusqu'à moi. J'ai en effet reçu des emails, des cartes postales et des coups de téléphone par des anciens travailleurs Monteforno, dont certains auparavant inconnus, qui me reprochaient des imprécisions dans ma lecture de l'histoire de l'aciérie.

Préoccupé, j'ai cherché à comprendre les éventuelles erreurs commises mais je me suis aperçu que la grande part des reproches se référaient à quelques chose qui allait au-delà des informations que j'avais données sur la Monteforno.

J'ai donc cherché à comprendre les critiques en cherchant les similitudes entre le documentaire de Dones et l'émission à laquelle j'avais participé.

J'ai été aidé dans ce travail d'interprétation par une lettre parue un mois après sur le quotidien "La Regione" et qui rendait public le conflit dont je vous parle aujourd'hui. Cette lettre était signée par trois anciens travailleurs Monteforno et par le vice président du syndicat UNIA, Renzo Ambrosetti.

On pouvait y lire par exemple:

"La Monteforno a vu passer travailleurs provenant de divers pays et régions: indigènes et immigrés. Il n'y a pas eu une seule histoire d'un seul groupe d'immigrés. La Monteforno n'a pas été l'école d'apprentissage d'un seul syndicat, celui de matrice confessionnelle."

Et voilà la clef de lecture: la similitude réside dans le fait que, dans les deux émissions, une attention particulière était réservée à l'histoire de la communauté sarde de la Monteforno, ce qui a déclenché la réaction d'une partie des anciens travailleurs.

C'est une réaction qui a deux origines principales: l'une réside dans la stratification migratoire à la Monteforno, l'autre dans l'histoire du conflit syndical entre la FOMO, la section tessinoise de la FOMH, syndicat principal à la Monteforno, et l'OCST, le syndicat chrétien, très fort au Tessin.

En quelque manière, selon les ouvriers et les syndicalistes qui ont signé cette lettre à *La Regione*, il y a une version dominante de l'histoire de la Monteforno qui oublie l'histoire migratoire avant 1960, composée d'ouvriers qui provenaient de l'Italie du Nord, ceux qui «ont fait la Monteforno» et avec eux, l'histoire du travail syndical de la FOMO à l'intérieur de l'aciérie.

Ce sont eux –selon les signataires de la lettre – qui ont vécu la période la plus difficile du travail en aciérie:

"Il ne faut pas oublier que les installations productives des débuts de la Monteforno ne furent pas celles de la deuxième moitié des années soixante et successives: tant les laminoirs que l'aciérie étaient extrêmement dangereux et le travail était extrêmement fatiguant"

Ce passage de la lettre est intéressant, parce qu'il suggère que ceux qui sont arrivés dans les années 1960 – et qui sont ceux qui ont lancé les mobilisations les plus importantes dans l'aciérie – sont des privilégiés et qu'ils n'ont pas à trop se vanter pour leur travail syndical.

Cette lettre nous donne donc deux informations importantes: la présence d'un conflit entre immigrés de diverses provenances (Nord-Sud) à l'intérieur de l'aciérie et le lien entre choix du syndicat et provenance géographique des immigrés.

En effet, au-delà de l'idée de grande famille qui émerge souvent dans les interviews avec les travailleurs, on perçoit ici un conflit interne à la main d'œuvre immigrée, confirmé aussi par certains témoins moins diplomatiques que les autres.

On découvre donc que la FOMO est considérée comme le syndicat des suisses, une définition qui englobe aussi les travailleurs du Nord de l'Italie, tandis que l'OCST est celui des sardes et – par extension – celui des italiens du Sud, les vrais étrangers.

Ce contraste a son origine dans celle que j'ai appelée la stratification migratoire de la Monteforno. Avec le début du boom économique au Nord de l'Italie, les

bergamasques, les piémontais et les bresciani n'émigrent plus: le chef des ressources humaines de l'aciérie part donc en mission en Sardaigne pour embaucher de nouveaux travailleurs, dont la Montéforno à a – à partir des années '60 – désespérément besoin.

Voilà donc qu'une nouvelle vague d'immigrés arrive en basse Leventina: cette fois ce n'est plus la traditionnelle immigration du Nord à laquelle les tessinois étaient plus ou moins habitués; c'est une immigration faite de jeunes du Sud, souvent issus du monde rural et qui ont une très faible conscience de classe. Ils n'ont pas l'habitude du syndicat et contrairement à leurs collègues du Nord – qui ont une forte conscience de classe et de discipline syndicale – n'acceptent pas de bon gré la discipline syndicale suisse.

Ce seront eux qui – comme les travailleurs de «l'autunno caldo» italien de 1969 à Turin mais aussi les ouvriers de la métallurgie genevoise¹ – donneront à partir de 1970 un coup aux habitudes syndicales consacrées à l'intérieur de l'aciérie.

Au sujet de l'«autunno caldo» italien et du rôle joué par les immigrés du Sud, Goffredo Fofi, un des premiers à étudier le phénomène écrivait en 1976:

«En définitive, on pourrait dire que le facteur "immigration" a été le "en plus" qui a accéléré les temps et augmenté la violence de la confrontation à Turin, mais que celui-ci n'a représenté rien d'autre qu'une accentuation majeure d'une situation commune à tous les ouvriers, à Milan, à Mestre et ainsi de suite»

Ses études ouvrent une perspective comparative intéressante qui est lancée par Fofi lui-même, qui – en observant les luttes ouvrières en Europe à partir de 1969, notamment en France et en Suisse – explique que toutes ont vu une participation importante de main-d'œuvre immigrée.

À la tête des mouvements, il y eut à la Monteforno – justement – la communauté des sardes.

1970 est donc une charnière importante dans l'histoire du conflit souterrain qui oppose groupes différents d'anciens travailleurs Monteforno: les grèves sauvages de 1970-1972 imposent au syndicat majoritaire de repenser sa manière d'affronter les nécessités des travailleurs, car le syndicat qui est à la tête des luttes en ces années c'est l'OCST et non pas la FOMO.

Et cela n'est pas un cas: en ces années les syndicats chrétiens gagnent du terrain dans toute la Suisse au dépend de l'USS et sont parfois à l'avant des luttes plus radicales qui mettent en question la paix du travail.

Par opportunité sans doute quelques fois, mais pas seulement: les immigrés choisissent l'OCST parce que plus ouvert aux besoins des étrangers, comme le démontreraient certaines recherches.

¹ Il suffira de rappeler ici le cas de la grève de Paillard à Yverdon en 1971; la grève à la SIP de Genève en 1975; celle à la Bulova-Watch de Neuchâtel en 1976. La même année commença la grève la plus importante des années '70 celle à la Matisa (Canton Vaud), durée trois semaines, suivie par la grève à la Dubied de Neuchâtel, durée presque un mois.

Ce sont les années Schwarzenbach et – de l'autre côté – un syndicat comme la FOMO qui démontre toute son ambiguïté en prenant position contre les initiatives anti-immigrés avec une grande difficulté. Et le rapport entre luttes des années '70 et réaction à la xénophobie est encore à étudier mais ouvre des perspectives intéressantes.

Voilà donc éclaircis les termes de ce débat souterrain: les travailleurs FOMO issus de la première vague migratoire se considèrent oubliés par le débat public sur la Monteforno qui réapparaît à cadence régulière sur les médias tessinois.

Ce conflit entre groupes d'ancien ouvriers qui cherchent à faire passer leur interprétation de l'histoire de la Monteforno et dont je vous ai parlé nous donne en effet des informations très intéressantes sur cette aciérie, au delà de l'image terne et homogène, de grande famille, que tous rétrospectivement cherchent à en donner.

On pourrait même dire que ce conflit permet l'existence d'une mémoire vive et non morte de la Monteforno, une blessure ouverte dans le corps du souvenir qui nous permet à presque vingt ans de la fermeture de toucher avec main la matière brûlante Monteforno, sans les stratifications successives posées par le temps et les lectures consolatoires sur la mémoire de cette expérience.

En ce cas la variable migratoire introduit un élément contradictoire et potentiellement dérangeant dans une vision de la mémoire qui – même dans le cas de la mémoire ouvrière – tend parfois à se transformer en sacralisation de la mémoire de ce qui n'est plus, dans une mélancolie pour un monde que l'on considère défunt qui n'est pas nécessairement un bon terrain de développement pour de nouvelles luttes.

Enfin ce qui est valable pour la Monteforno l'est en général – je crois – pour l'histoire du mouvement des travailleurs suisses: là aussi l'immigration introduit un élément conflictuel qui est parfois laissé dans l'ombre mais sans lequel on ne peut comprendre par exemple le développement des syndicats dans le second après guerre. Un élément conflictuel qui – selon moi – n'a pas encore été étudié à fond.